

Karl Krolow

Hérodote ou le commencement de l'histoire

traduit par Éric David et Jacques Halwisen

« Enquêter sur l'ultime point accessible... » (K. K.)

Karl Krolow est né en 1915 à Hanovre. Il vit de sa plume depuis 1942, année où il s'installe comme écrivain indépendant, et réside depuis 1956 à Darmstadt, dans la colonie d'artistes de Park Rosenhöhe. Il est l'un des auteurs les plus représentatifs de la poésie lyrique allemande de l'après-guerre ; ses publications connaissent de forts tirages. Sa production embrasse les domaines de la poésie principalement, mais aussi du roman, de la nouvelle et de l'essai. Krolow s'est également fait un nom comme traducteur du français (Apollinaire, Eluard, Aragon, Michaux) et de l'espagnol (Lorca). Ses œuvres poétiques sont rassemblées en trois volumes parus chez Suhrkamp en 1965, 1975 et 1985. Krolow a été appelé à prononcer une série de conférences à la chaire de poétique de l'Université de Francfort-sur-le-Main lors du semestre d'hiver 1960-1961. Président de la *Deutsche Akademie für Sprache und Dichtung* de 1972 à 1974, il est titulaire, d'autre part, du prestigieux *Georg-Büchner-Preis*.

Il n'existe à ce jour, à notre connaissance, aucune traduction française des textes de Karl Krolow.

Le recueil présenté ici, *Herodot oder der Beginn von Geschichte*, est paru en 1983 chez Heiderhoff à Waldbrunn (RFA) et est repris dans le tome III des Œuvres poétiques (Suhrkamp, 1985). Les quinze poèmes constituant le cycle complet traitent du surgissement de l'Histoire à travers le personnage et les voyages d'Hérodote tel qu'il s'offre dans ses *Enquêtes*, dont Krolow reprend textuellement de nombreux passages.

Les textes traduits ici forment le premier tiers du recueil ; nous leur avons adjoint un poème du second tiers, pivot de l'œuvre tout entière et situé au cœur même du livre, auquel il confère son plein sens.

E. D. et J. H.

« Il n'est rien qui ne soit sanctionné par l'Histoire. »
Tchekhov, *Carnets I*.

I Partout on aboutit vite aux confins du monde.
Les guides racontent
des histoires passionnantes.
Les oracles quotidiens sont
des hommes cuirassés qui viennent de la mer,
et en Éthiopie, une eau, si légère
que rien ne peut y flotter.
Desserts abondants en Perse

et mages vagabonds
qui tuent tout le monde hormis les hommes et les chiens.
Les femmes ont une autre odeur à cause d'eux —
celle de leur queue.
La légende est plus vieille que tout.
Les fleuves, on les tient en haute estime.
Nulle main, nulle urine ne les souille.
Pense à l'Égypte. Là-bas on porte
les chats morts dans des demeures sacrées
ou on lâche un vent
pour voyager sur lui.
Partout on atteint le néant,
qui existe vraiment
tout comme les cadavres enduits de cire.
Comment devient-on un être supérieur ?
Ce n'est que plus tard que débute l'Histoire.

II « Ici c'est la chaleur et le vide »,
disent ceux qui parlent comme les pigeons roucoulent.
Ils ont des tablettes sur lesquelles
ils gravent des malédictions.
Ça sent bon la cannelle et la sueur,
là où le désert s'arrête. Et il y vit
des hommes qui sont malades et n'aiment
que les hommes.
On a entendu dire
que la Table du Soleil existe,
aux portes d'une vieille cité, sur la prairie,
pleine de la viande cuite
de toutes espèces d'animaux, exposée pour la nuit.
En mange qui passe devant, le jour.
Le merveilleux s'avère.
Des barques recouvertes de cuir
naviguent sur le Tigre, passent Ninive.
Ce qu'on verra
était jusque-là l'inconnu.
Le sable confine à l'Arabie
sans nul puits aux cruches d'argent.
La plante des pieds vous brûle,
et on ne parvient jamais aux chambres du trésor.
Ce qui reste devient récit.

III Ce sont des journées de travail ordinaires :
du sirop phrygien est extrait du jus
du tamaris, et du blé.
Et là sont les instants immortels ;
Xerxès trouvait un platane si beau
qu'il le couvrit de bijoux en or.
On s'étonne de voir combien une chose devient vite fabuleuse,
ou devient puissante, ou se corrompt !
On a chez soi des chiens indiens.
Dans les fleurs mâles des palmiers
nichent des cynips.
Ils font mûrir les dattes.
Ailleurs on promène avec soi des cannes
où sont sculptées des pommes et des roses.
Dans les rues, des infirmes sourient,
privés de sexe.
La crainte est répandue.
On va dans sa maison
pour s'y soulager :
les hommes accroupis,
debout, à côté, les femmes.
Un typhon survient
tel son propre effroi.
L'imagination est grande entre voyageurs.
Ils inventent des plaisirs et en font commerce,
présentent des accouplements
entre des humains à peau claire et à peau noire,
qui ne sont que cuir velu
et organes génitaux géants
qu'on adore.
L'air sent la semence
qu'on prélève sur des étrangers.
Tous pourtant, partout, sont étrangers
dans l'alternance des pays et
de leurs calendriers :
car en Égypte l'année fut inventée
et divisée en douze parties.
Ils l'avaient lu dans les étoiles.
Il ne finit jamais, le chemin qu'on va.
Les marchands étaient là les premiers,
juste après le commencement sacré.
Ensuite les soldats, les héros, les pillards.
Tu seras un jour, de toute façon,
leur victime.

IV Il y a des pays où ça sent la mort.
Leur âge est incertain
comme de vieux rois contraints de se tuer
de leur propre main. C'est la loi.
L'arpentage est pure géométrie,
tandis que l'âme migre vers l'Est.
Le long du Nil, le porc est une divinité
tout comme le membre honteux.
Un bouc s'accouple avec une femme, en public.
Des gens regardent et envoient leurs compagnes
à l'animal aux parties enflées.
Des sauterelles arrivent et sont
plus fortes que la lumière.
On les entend dévorer.
Les lionnes n'ont qu'un petit.
Dans des maisons à étages
la vie et la mort se jouent aux dés, avec ruse.
La vie a toutes les couleurs
et est pour d'aucuns une demeure remplie de trésors.
La musique, c'est-à-dire qu'une flûte
perd en rivalisant
avec le son pincé des cordes.
Quelqu'un plonge la main dans la poussière :
elle devient or, il s'y
trouve même un essuie-main en or.
Beaucoup se perd
dans l'à-peu-près des croyances
parce que chaque chose
est à la fois vieille et nouvelle.

V Je voyais, privé de sommeil, des rêves faits chair,
de ceux qu'on ne rapporte pas.
Il y a suffisamment de devins, nombreux
comme ces scarabées inlassables qui
ne cessent de grandir en roulant du fumier.
Mets la main dans la poussière
avant qu'elle ne tombe. Beaucoup
vont la tête rasée
afin que leurs yeux
regardent encore plus ardemment vers le haut.
Les jeunes filles, quand vient leur temps,

vivent auprès d'ermites
à la verge toujours dressée.
La chaleur bruit, et ils sont
dans leur cage comme des étalons qui couvrent
chaque jour vingt juments.
(Bien plus tard, Flaubert les vit encore !)
Tous écrivent de droite à gauche.
Leur écriture se lit comme les traces
de pattes d'oiseau, et d'air.
C'est aux marchés qu'on porte les malades.
Qui ne se supporte pas
va dans le désert et meurt, sans être vu.
Les mœurs sont singulières, là où tout s'arrête,
où les êtres humains sont de plus en plus petits
et où les continents finissent.
Les solitaires, on ne les reconnaît plus qu'à
leur dénuement qui
ôte son unique vêtement
et attend.

VI Je les regardais dans les yeux, ceux
qui étaient faits de plusieurs races.
Demeurait constante leur origine inconnue,
et l'attachement des astrologues,
leurs doigts tachés.
Je recevais trop d'informations.
Parfois, je sentais une odeur de haine,
mais on souriait obstinément.
Une sensation brûlante me montait à la gorge.
Les chiens, les chevaux et les lièvres étaient protégés.
Sans protection, je déviai
de mon chemin.
Lourdes de manger,
des femmes grasses allaient dans la lumière.
Sur la lèvre supérieure, des poils leur poussaient.
Elles étaient nues malgré leurs vêtements.
Elles s'époussetaient la paume des mains.
Et elles me méprisaient : j'étais
incirconcis. Lentement, elles allaient ainsi
à leurs nécropoles,
d'un pas mou, ou à un culte d'arbre.

Elle restait haletante et rapide, ou bien douce,
la distance fanatique
qui se montrait sur des visages peints,
en des corps sans cesse changeants,
en ces barbous indécents
qui étaient entourés d'une aura colorée
et convoitaient sexuellement tout être vivant.
Ils montaient des chèvres et des ânesses
et brandissaient leur virilité,
tendaient la main vers testicules et anus.
Je savais ce qui adviendrait.
Parmi les saints, c'est de l'avant que je fuyais.
J'entendais le refrain de la plainte
« Reviens à la maison, retourne sur tes pas. »
Isis s'était plainte ainsi sur le sort d'Osiris
tandis que je surmontais sans une plainte
les aventures de ma curiosité.

IX Enquête sur l'ultime point accessible,
là où, en Inde, pousse l'arbre
qui porte de la laine, plus fine que laine de moutons !
J'écoute, et rapporte
par écrit l'impossible.
L'enquête
devient ce long processus
de pures images.
Mais les faits isolés le SONT,
les « logoi » : des insectes, il y en a
jusque chez Kafka, tout au long des siècles.
Perses, Arabes, Égyptiens : leur temps
ne finit jamais, comme la Retraite de Xerxès ou
un salut, à la mésopotamienne.
Je vois dans l'avenir : Alexandre, Napoléon, Hitler.
Le cafard de Kafka est pieusement
révéré comme le bousier.
L'Hellespont fouetté : c'est maintenant.
Beaucoup plus tard, la danse de Saint-Guy du Führer,
lorsque la France tomba. Il se tapa
sur les cuisses ! — Les faits isolés,
je fus le premier à les voir : le talent de Babylone,
sa valeur en poudre d'or, je les comparais

au produit des impôts de Darius. —
Sous le règne des cruels bâtisseurs
de pyramides, on n'allait pas de la couche conjugale
aux sanctuaires sans s'être lavé,
cependant que la gueule du crocodile
demeurait peuplée de sangsues.
Je vis l'HISTOIRE. Je la vis naître,
se passant encore d'augures :
je vis les légendes et les souverains.
L'arbre indien portait de la laine,
les voleurs de Babylone
connaissaient leur métier,
les Lydiens mettaient leurs filles dans la rue,
Crésus était riche une fois pour toutes. —
Il en va autrement du Beau en ce monde,
tel qu'il est permis de le connaître : il est
depuis longtemps découvert — à titre précaire — .et révoquant.